



**n°3, mars 2008**

Saviano (Roberto)  
*Gomorra. Dans l'empire de la camorra,*  
Paris, Gallimard, 2007, 363 p.  
(traduction de l'italien par Vincent Raynaud, Mondadori Editore, 2006)

Le livre de Roberto Saviano est un travail de journalisme d'investigation rare, une vraie recherche de compréhension d'une réalité économique et politique qui n'a rien à envier aux travaux de chercheurs en sciences sociales patentés. Il a l'avantage, par rapport à ces derniers, d'être bien écrit, très vivant et imagé, alternant langage digne d'un roman policier et descriptions sobres, écriture fleurie et expression sensible mais non pas mièvre de phénomènes effroyablement violents. Les premières lignes du livre qui décrivent sobrement les choses terribles qui se passent dans le port de Naples donnent le ton.

L'intérêt de ce livre est pour moi au moins triple. Il permet tout d'abord, comme l'indique son titre, de pénétrer les mondes de la Camorra napolitaine, et notamment de comprendre son fonctionnement. Saviano nous montre comment la Camorra est une organisation économique avant d'être criminelle, contrairement à la Mafia sicilienne. Cette dimension économique n'est pas marginale mais fonde au contraire la Camorra qui détient son pouvoir, non de son rapport au politique, mais de son rôle, de ses dispositifs économiques et de sa dynamique commerciale et financière en constante adaptation. D'ailleurs, les acteurs impliqués dans cette organisation ne parlent pas de la Camorra, terme inventé par les policiers anti-mafia, mais du « Système ». Ce terme n'est pas neutre, qui suggère davantage un mécanisme qu'une structure. Ces mécanismes économiques sont finalement assez classiques. Les clans de la Camorra contrôlent les marchés et cherchent, de façon permanente, à pénétrer ceux qu'ils ne contrôlent pas encore, voire à en créer de nouveaux. La dimension financière est fondamentale : les clans alimentent un circuit financier très puissant qui concerne aussi bien les entrepreneurs que les particuliers. Ils offrent ainsi des prêts à taux relativement bas aux ateliers et entreprises « informelles » qui n'ont pas accès aux banques, mais qui ont un

fort besoin de trésorerie, dans la mesure où ils produisent pour des donneurs d'ordre qui ne les paient qu'une fois la marchandise acceptée. De même, ils font des prêts immobiliers pour les salariés de ces entreprises fantômes et de ces ateliers clandestins, remplissant ainsi une véritable fonction sociale et légitimant leur pouvoir dans la région. Les clans investissent dans tous les secteurs d'activité lucratifs, BTP et immobilier bien sûr mais aussi textile et habillement, cuir, commerce de tous les produits de consommation courante, sucrerie, trafic d'armes et de drogue, transports, nettoyage urbain, ramassage des ordures, cantines scolaires, hôpitaux... Les camorristes se définissent comme des entrepreneurs et Saviano suggère très concrètement comment cela se traduit en termes de représentation du pouvoir. Contrairement à la Mafia sicilienne, la Camorra ne prétend être ni un anti-Etat ni une autre sorte d'Etat, elle ne prétend pas plus agir contre l'Etat mais bien au contraire a besoin de celui-ci dans sa définition d'un territoire où faire des affaires. Dans des pages dignes d'un feuilleton policier, Saviano nous montre comment la logique de renouvellement incessant des chefs camorristes converge, d'une part, avec la logique économique d'une adaptation permanente aux contraintes internationales des marchés et internes de la concurrence la plus féroce et, de l'autre, avec la logique répressive et policière de la lutte anti-mafia, faite d'arrestations et de procès retentissants qui jouent comme des aiguillons dans ces mutations nécessaires et non comme des dispositifs de destruction de la Camorra.

*Gomorra* permet de comprendre l'un des ressorts les plus puissants de la Camorra, à savoir sa capacité d'adaptation aux évolutions économiques et financières. Dans les années récentes, le « Système » a ainsi abandonné l'organisation en « grand groupe » et a opté pour la « flexibilité », et notamment pour la création de petits groupes dirigés par des parrains patrons qui fonctionnent par sous-traitance et pour une structure fédérale et flexible des clans. Les gens parlent d'ailleurs du « conseil d'administration » pour évoquer des personnes qui dirigent le « Système » et cette dénomination n'est pas qu'un habillage. Il s'agit avant tout de faire circuler des capitaux, de créer et de dissoudre au plus vite les sociétés, d'investir dans l'immobilier sans avoir à dépendre de politiques, etc. De façon concomitante, les mécanismes et l'économie politique de la domination camorriste se modifient également. Tout au long du livre, Saviano nous en propose une analyse à la fois très technique et très politique. Les clans ont moins voire plus du tout recours à l'usure, au racket et à l'extorsion et déploient des mécanismes beaucoup plus subtils de mise en dépendance : obligations d'approvisionnement non forcément coercitives parce que largement modelées par une concurrence déloyale sur les prix grâce au blanchiment de l'argent de la drogue ou à un système de compensation par écoulement assuré et préférentiel des biens ; rapports obligés entre fournisseurs et

commerçants qui font que plus de 50% des commerces de Naples sont gérés en sous-main par la Camorra (Saviano nous restitue la complexité de ces procédés pp. 66 et 67) ; offre globalisée de services avec protection économique, aide financière des clans ou des banques, accès à des camions de livraison, approvisionnement en temps et en heures, bon traitement des représentants... contre paiement mensuel d'une somme au clan protecteur (voir p. 237 et suivantes) ; assurance d'un marché contre acceptation de telles pratiques ; etc. Autre exemple de cette capacité d'adaptation, l'adoption récente d'une démarche désormais « décentralisée ». Les alliances ne se font plus avec les institutions et les hommes politiques nationaux, mais au niveau local, principalement celui des municipalités. Là, l'investissement est plus fort que jamais car il faut tout à la fois s'assurer la protection des hommes en cavale et des groupes para-militaires, d'une part et, de l'autre, assurer les marchés, la main d'œuvre, les facilités administrativo-économiques. De même, le « Système » a très bien compris l'intérêt de « l'actionnariat populaire » et a réussi à impliquer dans la distribution de la drogue un nombre très élevé de petits « épargnants » (voir p. 70 et suivantes du livre).

La compréhension de la Camorra se fait également à travers une analyse fine de l'économie morale de ses dirigeants, mais plus important encore, de ses milliers de soldats, intermédiaires et acteurs subalternes qui font la force de cette machine économique et de ce dispositif de création de dépendances. Leur imaginaire n'est pas celui des pistoleros, mais bien celui des entrepreneurs d'un certain type, principalement celui d'hommes d'affaires à succès entourés de top models. La principale figure de la réussite est celle d'un homme capable de créer un empire puissant et sans frontière, rapidement. Ces entrepreneurs partagent un éthos de la consommation symbolisé par ces « néo-lieux » (comme les dénomme Saviano, p.249) que sont les gigantesques structures commerciales au milieu de nulle part et dans des régions touchées par un chômage terrible, où l'on peut tout consommer, et tout acheter. Ces lieux ne doivent pas seulement, nous dit l'auteur de *Gomorra*, être compris comme des machines de blanchiment, ils illustrent également la matérialité de cet imaginaire de l'ostentation et de la consommation débridée. Cette économie morale n'est pas exempte de violence, bien au contraire. Saviano le montre de multiples façons, à travers l'analyse des films hollywoodiens préférés des patrons comme des soldats des clans, des musiques qu'ils écoutent et des histoires qui se racontent et s'échangent, mais aussi et surtout à travers l'analyse des pratiques d'apprentissage de la violence, apprentissage de son usage mais aussi de son domptage et par là même de sa banalisation et de sa perpétuation. Il en donne notamment une image terrible à travers la description de ces jeunes préadolescents couverts de bleus sur la poitrine après des séances où, munis de gilets pare-balles, ils doivent apprendre

à ne pas craindre de recevoir des balles et... de mourir. La mort brutale après une ascension économique fulgurante est de fait l'horizon revendiqué et souvent seul imaginé de ces jeunes.

Un deuxième intérêt de *Gomorra* est de nous offrir une meilleure compréhension de lieux hétérodoxes de la globalisation, de lieux peu analysés par les travaux classiques sur celle-ci. Les pages consacrées au port de Naples (premier chapitre), à la contrebande, au BTP (pp. 224-263), à la haute couture (pp. 30-52) aux déchets toxiques (pp. 334-356) sont passionnantes, qui nous offrent une vision multiforme, à la fois technique et politique, violente et économique d'espaces centraux de la mondialisation souvent négligés. Saviano va à l'encontre de clichés profondément ancrés dans les représentations populaires mais aussi scientifiques quand il montre que les activités de recyclage des déchets par exemple sont aussi rémunératrices que le trafic de drogue ou de cigarettes, ou que la contrebande n'est pas cantonnée en Europe aux produits illicites mais concerne de plus en plus les produits de consommation courante. L'intérêt du livre est précisément d'établir que ce qui est souvent perçu comme la spécificité du « Sud » est en réalité d'une banalité confondante et extrêmement diffuse, touchant l'ensemble des produits.

Dans ce registre de la compréhension de la globalisation actuelle, *Gomorra* va plus loin en montrant que les restructurations industrielles en cours sont plus compliquées que le thème des délocalisations ne le laisse à penser. A travers l'analyse du secteur habillement notamment, Saviano nous emmène certes dans les délocalisations asiatiques mais aussi en Campanie même où, d'une part, se créent simultanément de multiples ateliers informels capables de concurrencer l'économie chinoise et, de l'autre, s'installent des Chinois pour apprendre de l'organisation et surtout des techniques utilisées dans ces ateliers. Il existe notamment tout un pan de l'industrie chinoise qui est délocalisé en Italie, dans un processus classique de remontée de filière et de spécialisation. Ce faisant, Saviano met en évidence le fait que les clans de la Camorra sont des acteurs fondamentaux de la globalisation. Ils ont par exemple compris dix ans avant le patronat italien l'intérêt de ces alliances commerciales avec les Chinois, et ont inondé le marché européen de la haute technologie de produits asiatiques bien avant les entrepreneurs établis. Ils ont investi dans des activités légales un peu partout dans le monde, et notamment au Royaume-Uni et en Espagne.

Enfin, *Gomorra* – et personnellement c'est le plus innovant et le plus inattendu des intérêts de ce livre – nous permet de comprendre de façon renouvelée ce qu'est le

néolibéralisme actuel, non en tant qu'idéologie ou système de pensée, mais en tant qu'ensemble de pratiques hétérogènes.

Une première d'entre elles est ce que l'on pourrait nommer les à-côtés des délocalisations et de la logique de la compétitivité à tout prix. A partir de l'analyse de la haute couture et du luxe italien (secteur décidément très intéressant), Saviano nous montre comment les invendus sont réintégrés dans le système économique à travers ces nouveaux marchés gérés par les clans, contribuant à créer un flou dans la qualification des marchandises. Comment qualifier des produits réalisés par les mêmes ateliers, avec les mêmes matières premières, selon les mêmes procédés mais écoulés dans des marchés différents, les uns officiels et reconnus par les marques, les autres officieux et informels mais tout aussi bien tolérés par ces mêmes marques ? Qu'est-ce qui est original, contrefait, mi-contrefait, semi-original ? La logique du vrai faux, du faux vrai, du véritablement vrai que des anthropologues comme Jane Guyer ont magnifiquement analysée sur le marché des produits de consommation courante au Nigéria, se trouve ici tout aussi bien illustrée par Saviano pour l'Italie et au-delà l'Europe et le « Nord » en général. Cette démonstration me paraît fondamentale : elle suggère que cette qualification différenciée des biens n'est pas seulement issue de la logique de la débrouille, de « l'informel » et de la marge, mais qu'elle se situe aussi bien au cœur de la logique néolibérale globalisée. De même, *Gomorra* nous permet de mieux comprendre ce qu'est la logique de la délocalisation et de l'externalisation à partir de son analyse de la gestion du trafic de drogue et de la vente de celle-ci sur marché mondial. Les clans napolitains ont largement délégué aux clans nigériens, albanais et ukrainiens cette distribution selon les logiques de décharge, de déresponsabilisation et de défaussement qui existent dans les secteurs « formels ». Surtout, ils ont montré leur capacité à créer le marché, à sans cesse l'agrandir. Contre la politique de pénurie et de prix élevés préalablement menée, certains clans ont véritablement organisé la « démocratisation » de la cocaïne. Ils ont privilégié la vente en lots de taille moyenne pour encourager les petits dealers à se lancer dans les affaires et ainsi à trouver de nouveaux clients, illustrant par là même leur croyance dans les vertus du marché et la baisse drastique des prix pour l'élargir, y compris en laissant de la marge d'action aux vendeurs et aux revendeurs. De la même façon, les clans ont compris que cette organisation des marchés devait se diversifier et que les ventes ne devaient plus se cantonner dans des places, mais s'étendre en réseaux : réseaux de médecins, de pilotes, de journalistes, de hauts fonctionnaires... Ce faisant, les entrepreneurs camorristes ont illustré la stratégie de diversification des marchés par ciblage de la clientèle (ici la petite bourgeoisie) et

son utilisation dans la distribution « informelle » et ultra-libérale de la drogue, dans une logique proche des réunions tupperware.

A partir de l'habillement et notamment du luxe italien, Saviano suggère les limites de la stratégie de la délocalisation dans l'ordre néolibéral, pour des raisons de confiance et de rétention d'information et de savoir-faire. Pour autant, ce refus de la délocalisation systématique n'est pas refus de la logique de la flexibilité, de la concurrence, de la compétition et du *just-in-time*, elle n'est pas construction de niches hors de l'économie néolibérale compétitive. La pression asiatique et l'organisation en flux tendu sont tout aussi présentes en Campanie, même si elles s'expriment autrement, et notamment par la prolifération de petits ateliers sous contrôle de la Camorra qui n'ont rien à envier aux conditions de travail asiatiques les plus strictes. Tout y est « informel », sans respect des règles, des normes, sans contrat et sans papiers légaux. Dans des pages remarquables, Saviano nous offre une description très parlante de l'attribution aux enchères de la production des collections des marques italiennes. L'intermédiaire attitré d'une grande marque vient dans la région de Naples, organise des enchères pour le prix et le délai de production pour un nombre donné de pièces de la nouvelle collection. Une fois l'offre la plus basse sélectionnée, les entreprises présentes décident ou non d'accepter ces conditions. Celles qui acceptent reçoivent le tissu mais une seule d'entre elles (celle qui aura réalisé le travail le plus vite, voire à un prix encore inférieur) sera payée une fois le travail terminé. Les autres gardent le tissu et/ou les pièces faites selon le modèle proposé mais non achetées par la marque et ne sont évidemment pas payées par celle-ci : on comprend une des sources principales du marché de la contrefaçon (ou plutôt du vrai faux évoqué plus haut), qui est écoulé à travers les points de vente et les réseaux dépendant des clans de la Camorra. Les ateliers, déjà petits en eux-mêmes, sont parfois divisés en micro-ateliers confiés à des micro-patrons qui travaillent avec le même système d'enchères et de flux tendu. Dans ce système, les entreprises sont obligées d'accepter des conditions chaque fois plus strictes et difficiles : au bout d'un certain nombre de refus de participer aux propositions sélectionnées, les entreprises sont exclues des enchères suivantes par les intermédiaires des grandes marques. Mais les entreprises survivent grâce à l'exploitation d'une main d'œuvre immigrée illégale, à des conditions de travail déplorables et au système financier de la Camorra. De même, l'auteur de *Gomorra* nous donne à voir concrètement l'adaptation imposée aux contraintes du stockage et à la gestion des flux à travers le cas des armes de l'ex-Union soviétique. Dans un souci de compétitivité et de rentabilité financière, convergente avec une recherche de discrétion, la Camorra ne gère pas un marché noir d'armes ; elle a tout simplement opté, depuis quelques années, pour une

gestion directe des dépôts militaires des pays de l'Est. Cette logique concurrentielle est donc compatible avec la logique violente des groupes criminels : la force économique de la Camorra réside dans le renouvellement permanent des chefs et des stratégies d'entreprises.

Une autre caractéristique du néolibéralisme actuel est le brouillage des frontières entre légal et illégal. Saviano démonte les circuits et les dispositifs qui permettent aux biens entrés en contrebande d'être écoulés dans les circuits légaux. Concrètement, dans la logique évoquée plus haut de qualification différenciée des produits, il suggère que le néolibéralisme doit moins être lu à travers la grille d'une dualité organisée (légal/illégal, vrai/faux, original/contrefaçon) qu'à travers celle d'une multiplication de marchés aux statuts et aux règles de fonctionnement différentes bien que compatibles et surtout simultanées. De fait, les contrefaçons sont organisées par les grandes marques à travers l'intermédiation du « Système » qui organise sous-traitance, main d'œuvre à bas coût, concurrence entre ateliers, écoulement des marchandises. Il n'y a pas coupure mais bien interdépendance entre le légal original (vendu par les grandes marques) et la contrefaçon illégale criminelle (écoulée par les clans) : les points de vente des marchandises ont certes des statuts différents (franchise dans des magasins patentés, vente dans des chaînes moins voire pas connues, nombre d'entre elles créées par les clans, magasins d'usine ou *outlets*, vente dans la rue par des Africains ou sur les étals des marchés) mais ils sont tous issus de ces ateliers gérés par les clans ; les uns et les autres jouent de la puissance publicitaire et symbolique des marques et du « luxe » pour œuvrer à la diffusion des marques italiennes sans atteinte à leur qualité. La Camorra a incontestablement été un agent efficace du développement de la mode italienne. C'est ce que j'ai appelé ailleurs « intégration borderline », ces comportements en marge de la légalité, en marge des « normes » néolibérales qui contribuent néanmoins à la globalisation néolibérale actuelle. D'ailleurs, Saviano nous rappelle que les grandes marques n'ont jamais porté plainte pour contrefaçon avant que les enquêtes anti-mafia ne montrent les connivences entre celles-ci et les clans camorristes.

Il en va de même pour des entreprises industrielles ou agro-alimentaires, à l'instar de Parmalat, qui ont développé des accords tacites avec les clans pour obtenir des marchés, voire un quasi-monopole sur des régions entières (sur le cas de Parmalat, voir p. 235). Là encore la distinction légal/illégal disparaît, car mieux vaut la certitude du monopole que l'incertitude du marché pour ces acteurs majeurs de l'économie globalisée ! C'est cela aussi le néolibéralisme, qui n'hésite pas à inventer une « société civile » pour blanchir des dépenses peu orthodoxes. Ce brouillage des frontières entre légal et illégal est encore illustré par Saviano à propos du traitement des déchets toxiques : les entreprises du nord de l'Italie et plus généralement de

l'Europe entière – entreprises tout à fait légales et « propres » – n'hésitent pas à travailler avec les clans pour recycler les déchets. Ils ne le font certes pas directement, mais personne n'est dupe de la nature de l'intermédiation offerte par les experts chimistes et « stakeholders » patentés qui ne cachent la teneur de leurs activités que pour ceux qui veulent bien être trompés. *Gomorra* nous fait comprendre que la force de ces acteurs et de ces stratégies réside aussi dans les marges fluctuantes et sans cesse renégociées entre légal et illégal. Les entreprises des clans jouent toujours simultanément dans le légal et l'illégal. L'objectif est d'équilibrer constamment capitaux légaux et capitaux illégaux de sorte qu'effectivement ce jeu de blanchiment permette à ces entreprises d'être plus compétitives que les autres. Les entrepreneurs camorristes n'entendent pas passer dans le légal dans une logique du premier coup caractéristique d'autres acteurs criminels ou jouant aux marges de la légalité. Ils sont dans la logique même de l'investissement des deux « champs », simultanément./Béatrice Hibou